

Inachèvement

Segalen arrive à Pékin le 12 juin 1909. Un mois après, il se félicitera d'avoir déjà le sujet d'un roman, qui serait l'équivalent chinois de ses *Immémoriaux*. Ce sera le *Fils du Ciel*. Mais à la différence du roman tahitien, les « Chroniques des jours souverains » demeureront inachevées, et ne seront publiées qu'en 1975. Ce n'est évidemment pas que Segalen se soit lassé de la figure impériale en cours de route. Car à l'exception d'*Équipée*, tout ce qu'il écrira de 1909 à 1914 en est systématiquement hanté. Comme le narrateur de *René Leys* tourne autour de la cité Interdite, Segalen revient sans cesse interroger le visage muet de l'Empereur. Tout se passe, en somme, comme si le premier projet que la Chine lui ait inspiré ne pouvait que se diffracter, glisser ses germes dans d'autres œuvres, et ne parvenir pour lui-même à aucun achèvement.

Apories

Toute l'intrigue est tissée autour de Kouang-Siu. Et son principal enjeu pourrait se formuler ainsi : L'Empereur va-t-il mériter son nom ? Ce nom signifie en effet : Succession Glorieuse, et exige de son porteur qu'il reconduise les actes de ses prédécesseurs, autrement dit qu'il s'identifie parfaitement à sa fonction. Ce n'est qu'apparemment simple, car il n'y a pas que des obstacles politiques à surmonter. En effet, outre les intrigues ourdies par l'Impératrice et l'instabilité d'un royaume dépecé par les intérêts occidentaux, l'exigence de Succession Glorieuse contient en elle-même une de ces doubles contraintes que Bateson voyait à l'origine des psychoses. Il ne suffit pas de se glisser dans l'ordre existant, de se plier à sa fonction. Sans quoi l'Empereur subirait une nécessité extérieure, ce qui ne se peut. N'est pas réellement Empereur celui qui ne peut pas ne pas l'être. Pour affirmer l'ordre existant, il doit en faire son choix, et dès lors chercher à faire sien un pouvoir de ne pas être Empereur. Quitte à ne pas l'actualiser. Commence alors la recherche d'un dehors, d'où il pourrait affirmer le dedans comme son possible, selon ce que sa fonction exige. Cette recherche prendra plusieurs formes : l'amour pour la princesse Ts'ai-Yu, la connaissance des étrangers, un voyage initiatique devant le Mont Fleuri... Mais toutes ces tentatives de sortie échouent, butant contre le veto maternel : Ts'ai-Yu se révèle un pion de l'Impératrice, qui la fera disparaître ; les tentatives de réformes sont de même bloquées, et les conseillers de l'Empereur exécutés. L'issue du voyage au Mont-Fleuri s'avère quant à elle plus ambivalente : si elle ne débouche sur aucun décret (l'Impératrice le déchire), elle annonce chez Kouang-Siu un changement intérieur, une nouvelle stratégie. La troisième et dernière partie voit en effet se déclarer ce que Segalen appelait « la folie ancestrale ». Ne pouvant trouver de dehors, l'empereur va prendre à la lettre la fiction impériale qui proclame l'identité pérenne de la fonction, et s'identifier tantôt à tel ancêtre, tantôt à tel autre, semant plus que jamais la panique à la Cour. Il promulguera les édits d'un autre temps, revivra les passions de ses ancêtres en écoutant les airs joués sous leur règne. Cette dernière voie est, on l'aura compris, la voie de la folie.

Ironies

Ce drame souverain nous est livré par la voix d'un Annaliste secret. L'ordre de tenir ces chroniques lui vient de l'Impératrice, désirant connaître jusque dans leurs

moindres détails les faits et gestes de son fils. Le ton de l'Annaliste doit donc se plier aux convenances du langage de cour, dont la règle première est bien sûr de ne jamais remettre en cause la fiction impériale. Quand bien même le comportement de l'empereur la rendrait difficile à tenir, quand bien même il rappellerait trop sa faiblesse humaine, l'Annaliste ne doit rien en laisser paraître. Il lui faut recoder tout événement déviant dans le langage de la fiction souveraine. Segalen invite donc le lecteur à se méfier du texte, et à rire sinon de l'aveuglement du narrateur (car peut-être voit-il plus qu'il n'en peut écrire), au moins des contorsions auxquelles le contraignent les agissements d'un souverain si peu maître de lui. Au récit des actes souverains, s'ajoutent les poèmes écrits par l'Empereur, et les édits ordonnés par lui ou par l'Impératrice. Cette multiplication des voix fournit naturellement de nombreuses occasions à l'ironie ségalénienne, notamment quand l'Annaliste se mêle de commenter les poèmes impériaux. Toutefois, cette posture ironique de l'auteur, s'il convient d'y insister parce qu'elle participe largement au plaisir de la lecture, il ne faudrait pas trop vite l'interpréter comme une maîtrise, comme un jeu tranquillement concerté. Elle n'implique aucune distance entre Segalen et Kouang-Siu, mais constitue pour l'auteur la dernière attitude possible, le dernier recours pour éviter de sombrer avec son personnage.

Impersonnalité, Fiction, Folie

On sait que l'écriture de Segalen est tendue vers l'impersonnel ; on sait aussi que le seul sujet d'énonciation admissible de sa poésie sera l'Empereur. « JE SUIS EMPEREUR ». Mais cet Empereur-là n'est pas de chair et de sang, il ne meurt pas, il est à la fois mort et immortel. « Il sait tout et ordonne tout. On lui destine la plus grande beauté. Il est toute la Chine. C'est l'Empereur. Et cela, depuis 4000 ans. Un Empereur légendaire et actuel. » écrit Segalen (note du 1er août 1909). Dans la souveraineté chinoise, ce n'est pas tant le pouvoir absolu qui intéresse Segalen et les formes d'existences historiques qu'il engage, mais la fiction dont il se soutient. Ce qu'il retient de l'Empereur, c'est une fonction centrale dans « une des plus admirables fictions du monde ». Ainsi que, d'un point de vue littéraire, la fiction d'un sujet qui dure autant que les signes posés sur les pierres, et qui énonce non tant une parole que la langue même de ses sujets. Si Tseu-hi confisque tout le pouvoir effectif, n'est-ce pas en un sens pour laisser à Kouang-Siu la seule tâche d'endosser la fiction, pour le confiner plus aisément dans le seul domaine qui intéresse vraiment Segalen, le domaine de la fiction et l'assomption des signes ? Peut-être alors que dans *Le Fils du Ciel*, la difficulté cruciale pour Segalen est de traiter d'un Empereur vivant et mourant, un être tant soit peu historique. Car sa fiction s'appuie sur un minimum de réel. Kouang-Siu a vécu et est mort, dans la folie semble-t-il. La fonction pérenne renvoie à un corps mortel. Certes, le tout est abondamment romancé, et devait l'être car la Cité Interdite laisse peu filtrer des drames qui s'y jouent : le règne de Kouang-Siu (1875-1908) est ramené à quatre ou cinq ans, et l'écriture, on l'a vu, n'a pas la transparence référentielle du roman historique. Reste que, dans ce projet de raconter la vie et la mort d'un Empereur, celui-ci ne peut plus figurer au titre de fonction intemporelle, Kouang-Siu est nécessairement plus « actuel » que « légendaire ». Dans le *Fils du Ciel*, l'Empereur n'apparaît plus en tant que fiction et fonction, mais comme un corps sommé de les assumer. Ce n'est donc plus exactement celui que visait la fascination de Segalen. La figure impériale ne saurait

plus résoudre les problèmes posés par l'impersonnalité de l'énonciation, puisque c'est en son lieu qu'ils se posent avec la plus grande acuité : au point que Kouang-Siu n'y trouve d'issue que dans la folie et la mort. Dans l'œuvre de Segalen, *Le Fils du Ciel* serait donc une forge mystérieuse et inquiète où s'envisage l'échec de son projet, l'impossibilité de se constituer en sujet d'énonciation de ses œuvres. Peut-être s'y révèle-t-il une vérité sur la mort prématurée de l'auteur : mort de son projet, écrasé par l'exigence de l'œuvre.

Avenir

À la différence de la perte des récits que narre *Les Immémoriaux*, l'effondrement de la fiction souveraine n'a pas donc de causes extérieures. Bien évidemment, les Occidentaux interviennent dans *Le Fils du Ciel*, mais ils ne sont pas présentés comme l'unique cause du drame. Les intrigues chinoises y ont aussi leur place. Plus profondément, l'impuissance de Kouang-Siu à assumer sa fonction y est une projection de l'impuissance de l'écrivain à pleinement énoncer ses œuvres. Cet aspect réflexif a sans doute contribué à rendre ce roman moins populaire que son « homologue » tahitien. Les remords de l'Occident colonial n'en tireront pas aisément de morale. L'intérêt du *Fils du Ciel* se trouve ailleurs : liant l'écriture littéraire aux problèmes croisés du pouvoir et de la folie, Segalen y congédie les souverains dégénérés de l'imaginaire fin-de-siècle, pour entrer pleinement dans l'histoire littéraire du XXe siècle, et rencontre de façon troublante les soucis de notre modernité tardive.

Victor Segalen, *Le Fils du Ciel. Chronique des jours souverains*, Introduction, notes, bibliographie, chronologie par Henry Bouillier, Paris, Flammarion, GF, 1985